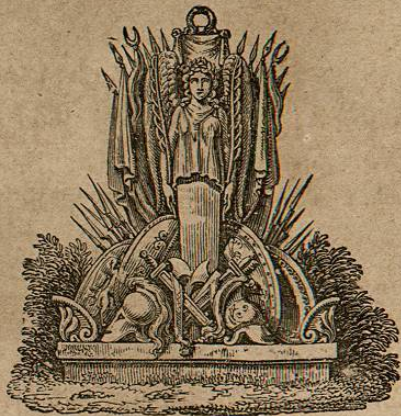


la guerre, et qui trouve, dans la fécondité de ses ressources, un remède aux maux qu'elle a causés !

CH. LIADIÈRES.



## L'OUVERTURE DE LA CHASSE

AUX ENVIRONS DE PARIS.



J'ai vu bien du grotesque en ma vie ; j'en ai vu dans nos bals, dans nos drames, dans nos concerts, dans nos amours-propres, dans nos modes, dans nos religions nouvelles, dans nos athénées, dans nos places publiques, dans nos palais, dans nos gouvernements : j'en ai vu partout ; mais je n'ai rien vu en conscience de plus grotesque que l'ouverture de la chasse dans la plaine de



Saint-Denis, et je conseillerais vivement ce spectacle extraordinaire et gratuit à toute personne minée par le spleen, si l'on ne courait risque d'en revenir avec un membre fracassé, ou même de n'en pas revenir du tout.

C'était un premier de septembre; de grandes affiches blanches, signées du préfet de police d'alors, placardées dans tous les quartiers de Paris, dans toutes les communes du département de la Seine, avaient depuis huit jours annoncé officiellement à la capitale et à la banlieue, que le premier septembre était le jour de l'ouverture de la chasse (l'ouverture de la chasse dans nos départements du centre a toujours lieu le premier septembre, sauf quelques exceptions totales ou partielles, résultat de la fantaisie des saisons, ou de la fantaisie des administrateurs).

Coiffé de ma casquette de peau de loutre, à forme de ruche d'abeilles; armé de mon beau fusil de Lepage, aux canons à rubans, à la monture de bois d'érable; muni d'un port-d'armes que la préfecture de police m'avait donné la veille, en échange de trois pièces de cinq francs; enharnaché de mes grandes guêtres de cuir fauve, de mon sac à plomb en bandoulière, de ma poudrière de cuivre où se meurt un beau cerf, de mon carnier à poils de sanglier, de mon fouet à

manche de houx, et de ma veste bleue aux boutons bronzés, images de toutes sortes de bipèdes et de mammifères; accompagné de Galaor, mon bel épagneul au double nez, aux grands poils marbrés et soyeux, aux oreilles larges et tombantes, ce bon chien qui, en me voyant le fusil à la main, m'avait léché les pieds, avait bondi, hurlé de joie, et avait dédaigneusement repoussé le morceau de pain que je lui avais jeté; avide d'un spectacle dont on m'avait beaucoup parlé, je m'étais acheminé vers cette plaine immense, rayée d'avenues et de grandes routes, qui s'étend entre les moulins de Montmartre et les redoutes de Chaumont, la Seine de Saint-Ouen et le canal de la Villette, les frais ombrages de Romainville et les tombeaux de nos vieux rois.

J'arrive; il était environ six heures, et déjà la grande plaine était semée de tourbillons de chasseurs et de chiens! déjà l'air était obscurci de nuages de fumée! déjà de toutes parts éclataient des décharges de mousqueteries semblables aux décharges de nos exercices à feu! J'approche, j'avance, et je me trouve bientôt au travers d'une foule de gens de toute espèce, avec des fusils simples, des fusils doubles, des fusils à pierre, des fusils à piston, des fusils à percussion, des fusils de munition, des pistolets de tir, des pistolets d'arçon, des carabines à balle



forcée, des espingoles à large bouche, de longues et lourdes canardières; et puis des chiens, quels chiens! il fallait voir ces chiens-là! des danois et des tourne-broches, des caniches et des roquets, des chiens de Terre-Neuve et des carlins, des dogues et des bichons, des mâtins et des levrettes: il y avait, je crois, de tous les chiens, excepté des chiens de chasse. Vous devez juger, d'après cela, quelle sensation durent produire ma présence et la présence de Galaor au milieu de ce chaos hétéroclite. Mon costume, mon chien, mon fusil, tout excitait des regards de surprise, des cris d'admiration de la part de mes étranges compagnons de chasse; mais bientôt ils me regardèrent comme une de leurs connaissances, un de leurs amis: à la chasse, c'est comme aux eaux, aux bains de mer, en diligence, en pays étranger, on se lie si vite!

Le premier qui m'adressa la parole était un jeune homme blond, assez joli garçon; il portait une veste ronde de drap gris, et un chapeau de cuir bouilli; il avait près de lui un caniche assez sale, noir et blanc, frère germain du chien du Louvre, lui peut-être, qui sait? Puis, en s'approchant de moi, et me montrant son fusil, un beau fusil, ma foi, un fusil à percussion, portant écrit en lettres d'or: *Delpire, arquebusier du Roi*: — « Je suis sûr que vous êtes comme

moi, monsieur; que vous ne pouvez plus tirer avec les fusils à pierres. Avec ces fusils nouveaux je tue communément dix pièces sur douze; avec les fusils à pierres je ne tuais que moitié. » Au même instant, un pigeon égaré se lève; il l'ajuste, lâche la détente gauche, lâche la détente droite, et le coup droit ne part pas plus que le coup gauche. — « Diable! s'écrie-t-il, qu'a donc mon fusil aujourd'hui? C'est jouer de malheur! Ces fusils-là qui ne ratent jamais!... — Rarement, repris-je; et, regardant la batterie de son fusil: Je ne suis point étonné que votre arme n'ait point fait feu, vous avez oublié, ce me semble, une chose essentielle: l'inflammation de la poudre ne peut avoir lieu qu'au moyen de capsules appliquées sur les cheminées du fusil. — Comment, monsieur, me répondit-il, un peu surpris de mon observation, est-ce que l'hydrogène, l'oxigène, la pression de l'air, ne suffisent pas pour produire l'inflammation? » et ce ne fut qu'après une discussion assez longue, dans laquelle j'appris qu'il était élève en pharmacie, qu'il consentit à se servir de deux capsules que je lui offris.

Mais Galaor battait devant nous, dans toute leur longueur, les sillons couverts de chaume; il fait un arrêt, le nez haut! — « C'est une perdrix, dis-je à l'apothicaire, tirez. » La perdrix se



lève; il tire ses deux coups; la malheureuse perdrix tombe, et l'apprenti chimiste, tout joyeux, de la faire rapporter vingt fois par son caniche. C'était la première fois qu'il frappait de mort un gibier!

Un peu plus loin je vis, au milieu d'un grand carré de pois, deux hommes, l'un en redingote bleue, l'autre en veste de velours vert, qui, de tout cœur, se donnaient des coups de poings, des coups de pieds, se prenaient aux cheveux, se mettaient en sang les mains et le visage, et cela, pour une pauvre caille qu'ils prétendaient avoir tuée tous deux, et qu'ils pouvaient très-bien n'avoir tuée ni l'un ni l'autre, vu que le pauvre oiseau venait d'essuyer cinquante ou soixante coups de fusil. Les deux amis (je vis que c'étaient deux amis aux mots dont ils assaisonnaient leur lutte) avaient, ainsi que me l'apprirent les personnes qui se trouvaient là, commencé par s'emparer de la caille, à la barbe de tous les chasseurs, à la barbe de tous les chiens, grâce à un superbe chien de Terre-Neuve, d'un noir-luisant, qui, là tout près, attendait la fin de ce combat à outrance, assis gravement sur ses pattes de derrière, et comme accoutumé à ce jeu d'un genre particulier.

Mais ne voilà-t-il pas qu'à ma gauche, en un champ de pommes de terre, un lièvre, un

énorme lièvre, court, vole, bondit devant une douzaine de chiens dont les abois, les hurlements font un épouvantable vacarme; et mille cris de se faire entendre, les chasseurs d'accourir de toutes parts, cent fusils de faire feu, un roquet de ne plus marcher que sur trois pattes, un danois d'avoir la tête brisée, un dogue, un magnifique dogue, de rouler dans les pommes de terre, de se débattre dans son sang; le lièvre de gagner le large; et moi de recevoir quelques grains de plomb dans la cuisse droite!

Peu tenté d'en voir davantage, comme le corbeau de La Fontaine,

Jurant, mais un peu tard, qu'on ne m'y prendrait plus, tout boitant, je me dirigeai aussitôt vers une mauvaise chaumière, une espèce de cabaret qui est sur le bord de la route de Senlis, et qu'on nomme, je crois, *la Baraque*; j'y restai quelques heures, et j'y fus témoin d'une scène qui me fit un instant oublier ma mésaventure.

Un chasseur entre, avec un air triste et las, prend une chaise et s'assied. — « Auriez-vous été malheureux, monsieur? lui dit le maître du cabaret, avec une voix douceuse, et en portant fort poliment la main à son bonnet de drap bleu, garni d'un vieux galon d'or. — Oui, mon brave, répondit le chasseur, d'un ton à faire pitié, je n'ai pas eu de chance aujourd'hui; je



n'ai pas pu tuer une seule pièce; moi qui, ordinairement, reviens de la chasse avec ma carnassière pleine! — J'ai votre affaire, reprit le gargotier; j'ai là un beau levreau qui ne vous coûtera que trois francs, et que je puis même vous faire tirer. — Volontiers, repartit le chasseur, cela me va. » Et mes deux hommes de se rendre aussitôt dans un petit potager attendant à la chaumière, fermé seulement par une haie d'épines naissante; le paysan de nouer une corde à la patte du levreau, de l'attacher à un pieu; le chasseur de tirer sur le levreau; la corde d'être coupée, et le levreau de s'enfuir à travers champs. De là, une querelle des plus chaudes, qui a dû nécessairement amener le chasseur et le gargotier devant le juge de paix du canton.

On doit bien penser que les chasseurs habiles, ces chasseurs auxquels on donne injurieusement le nom de braconniers, se gardent d'ouvrir la chasse dans la plaine de Saint-Denis, ou dans toute plaine voisine de Paris; ils prennent, au jour naissant, les petites voitures qui les conduisent à cinq ou six lieues, aux abords de propriétés gardées, à Bondy, à Garges, à Bonneuil, à Goussainville; ils s'aventurent même quelquefois jusque sur les terres confiées à la surveillance rigoureuse d'un individu à figure rébarbative, un ancien soldat communément, qui se

permet de ne pas tolérer la visite de ces abatteurs de gibier, et de verbaliser contre eux, témoin ce qui est arrivé à un avocat de mes amis: En revenant de la chasse, aux approches du soir, il passait devant un grand parc d'un aspect solitaire et mélancolique, entouré de murs, un grand parc avec de hauts arbres touffus, et une large pièce d'eau bordée d'aunes et de saules pleureurs; il aperçoit de la grille, ou du moins croit apercevoir un beau canard sauvage qui se promène au milieu des roseaux de l'étang; il ouvre la grille, entre dans le parc, court se tapir derrière les arbres de la rive, découvre l'oiseau, lui envoie un coup de fusil, et l'étend mort sur l'eau. Mais tandis qu'il attend sur le bord son chien qui nage et lui rapporte son gibier, se présente à lui un garde-chasse qui lui crie d'une voix rauque: — « Et de quel droit, monsieur, chassez-vous ici? Vous avez tué la cigogne de madame la comtesse! » Puis il dresse procès-verbal, après avoir jeté superbement au nez de l'avocat, lui offrant une pièce d'or: « Monsieur, pour qui me prenez-vous? »

L'affaire a été plaidée l'hiver dernier en police correctionnelle, et l'avocat a été condamné à cent cinquante francs de dommages et intérêts.

Si vous craignez les procès, si le tribunal de police correctionnelle vous fait peur (règle géné-



rale), ne chassez jamais sans permission sur les terres d'autrui; et comme les gendarmes, qu'on rencontre partout, sont pour le moins aussi intraitables que les gardes-chasse, ne chassez nulle part sans port-d'armes, à moins pourtant que vous ne chassiez en bataillon, et revêtu de l'uniforme de l'ordre public, comme cela s'est vu en 1830, dans la plaine de Vanvres.

Quant aux gens comme il faut, aux gens qui se respectent, au moyen de la calèche, du char-à-bancs, du tilbury, ils se rendent, pour l'ouverture de la chasse, dans ces vieux châteaux, dans ces délicieuses maisons de campagne qui surgissent de place en place à quelques lieues de Paris.

On arrive la veille; on dîne gaîment avec une vingtaine de convives; le soir on fait de la musique, on danse, on joue à l'écarté avec de jeunes et jolies femmes aux doux yeux, au teint rose, à la robe de toile ou de guinguan; on se couche à onze heures, on dort bien, l'on se lève tout frais à sept heures du matin, lorsque le soleil a déjà séché la rosée, on arrose une croûte de pain d'un verre de rum ou de malaga; on se met en chasse au nombre de cinq ou six, on bat la plaine avec douze ou quinze chiens, épagneuls ou braques; on tire chacun une vingtaine de coups de fusil; et, vers trois ou quatre heures, on revient

avec un vigoureux appétit, étaler de société sur la grande table de la cuisine, aux yeux de la maîtresse de la maison, qui en accepte toujours l'hommage, une soixantaine de pièces de gibier, cailles, lièvres, perdrix, accompagnés parfois d'un faisan aux plumes d'or, puni de ne s'être pas contenté pour sa promenade des vastes bruyères et des grands bois d'un domaine royal.

Le retour de ces chasses est souvent signalé par de joyeuses plaisanteries, qui frappent naturellement un des chasseurs.

A l'ouverture de la chasse de l'année dernière, je me trouvais au château de\*\*\*, sur la route de Paris à Arpajon; au retour d'une sortie en plaine des plus heureuses, nous fîmes un excellent dîner, un dîner sans étiquette, un dîner bruyant et joyeux, un dîner comme on n'en fait pas à Paris! puis après, la châtelaine, jeune et belle, chanta en italien le grand air de Ninette, une fraîche et suave romance de Bruguière; puis vinrent la contredanse et la valse! oh! oui la valse, la valse où mon cœur bondissait d'ivresse et de bonheur! Je crois y être encore!!... Mais onze heures sonnent à la pendule du salon; voici l'instant des adieux du soir; un domestique à livrée place sur une table les bougeoirs d'argent, où s'allume la transparente bougie, et la châtelaine de me dire: — « Vous re-



cueillez des traditions, vous faites des légendes, mais vous ne croyez pas aux revenants, vous oseriez bien coucher, j'en suis sûre, dans une chambre où personne n'ose coucher, parce que toutes les nuits, dit-on, un mort s'y promène. — Sans doute, je ne demande pas mieux, répondis-je en riant, je suis curieux de voir un revenant. — Et bien, reprit la châtelaine, en s'adressant à son mari, Jules, conduis ton ami dans la chambre du mort »; et Jules me mène dans une chambre à murs blancs, garnie de toiles d'araignées et de vieux meubles; il me laisse seul, je me déshabille, je me couche dans un lit sans rideaux, j'éteins ma bougie, et je m'endors bercé d'enivrantes chimères. Mais tout à coup je me réveille en sursaut; je sens sur mes pieds, sur mes jambes, un poids qui se meut; des plaintes sourdes frappent mon oreille; des ailes d'oiseau battent mon visage; je saute de mon lit; le plancher tremble et craque, et fuit sous moi; je tombe; je roule au milieu d'un flux d'eau; je cherche à me relever, je saisis quelque chose de velu qui s'agite et fait entendre comme un râle de mort; je pousse un cri! aussitôt la porte de ma chambre s'ouvre, on entre en foule avec des lumières, et je me vois au milieu de tous les hôtes du château, qui rient aux éclats, de cinq ou six poulets que la clarté effarouche, de jattes de terre à moitié

pleines d'eau, et d'un jeune veau qui s'enfuit dans un coin de la chambre!

Je pourrais aussi raconter de quelle façon un de mes mystificateurs fut le jour suivant changé en cerf; mais je me tairai: le cadre du livre des *Cent-et-Un* ne comporte ni une métamorphose à la manière d'Ovide, ni un conte à la manière de Boccace.

ÉDOUARD D'ANGLEMONT.

